

L'ONCLE BARBEMUCHE



La mère.—Allons, Toto, va embrasser ton oncle...
Toto.—Mais c'est que je ne vois pas de place pour...

L'ÉTOILE

I

Silencieux, rêveurs, perdus dans le bois sombre
Et ne désirant pas retrouver leur chemin,
Sous les pins frissonnants qui parlaient avec l'ombre,
Ils marchaient lentement en se donnant la main.

Elle penchait sur lui sa douce tête brune.
C'était l'heure berceuse où se ferment les fleurs,
Où les sylphes s'en vont danser au clair de lune,
Où dorment dans leurs nids les oiseaux querelleurs.

C'était l'heure où la nuit se constelle d'étoiles.
(Or, chacun le sait bien, ces astres sont les yeux
Que la mort, sur la terre, a couvert de ses voiles,
Et qui brillent au ciel d'un éclat radieux.)

II

L'une d'elles, surtout, la seule qui fût pâle,
Pendant qu'ils souriaient les regardait tous deux,
Et dans l'étroit chemin, son pur rayon d'opale
Descendait tristement sur les beaux amoureux.

Il avait oublié la blanche fiancée
Endormie à jamais depuis l'autre printemps,
Une autre avait déjà son cœur et sa pensée,
Cette brune jolie aux superbes vingt ans...

Et, tandis que grisé, subjugué par son charme,
Il contemplait encore son visage adoré,
Il sentit sur son front tomber comme une larme :
La morte le voyait... L'étoile avait pleuré !

JEAN BARANCY.

CANNIBALISME

On ne perd pas son temps au bord de la mer : témoin les documents suivants, que j'ai trouvés, l'autre jour, dans une bouteille à soda, au moment même où le flot qui l'avait apportée reculait (non pas, je crois, par épouvante, mais plutôt parce que c'était l'heure de la marée basse).

Je transcris ici les fragments les plus intéressants de ce journal de bord.

17 avril.—Il y a un mois aujourd'hui que notre bateau s'en va à la dérive. Et nous ne rencontrons personne sur notre route ! C'est étonnant ce que l'Atlantique est désert en cette saison. Aucune voile. Aucune terre. On pourrait mettre des sourds-muets à la vigie.

Les vivres sont épuisés ; triste nouvelle. Rendez-vous demain à midi, sur le pont, pour le tirage au sort.

18 avril.—Nous voici tous sur le pont. Des petits morceaux de papier sont amoncelés dans la casquette du capitaine.

Soudain, le voix du commandant hollandais Tréguer s'élève au milieu du silence :

—Qui nous dit, chers amis, que d'ici trois, quatre ou six semaines, nous n'allons pas rencontrer un navire ? Pourquoi sacrifier, avant que tout espoir soit aboli, des vies humaines ? Contentons-nous de faire couper, au fur et à mesure de nos besoins, en les tirant au sort, toutes les jambes gauches, puis toutes les jambes droites, des passagers et de l'équipage. On passera ensuite à l'amputation de tous les bras, si notre infortune se prolonge. Le cuisinier et le docteur seront, naturellement, exemptés du tirage au sort.

Cette proposition fut acceptée en principe ; mais l'application donna lieu à une discussion intéressante.

—Un homme de complexion moyenne, affirma le savant Herbert Frempopel, qui se nourrirait de ses bras et de ses jambes (préablement cuits ou salés), subsisterait confortablement pendant près de cent dix jours.

—D'après ce calcul, ajouta Frempopel, quel que soit le nombre des passagers d'un navire, ils pourront toujours vivre pendant cent dix jours, en mettant en commun leurs aliments, c'est-à-dire leurs bras et leurs jambes ! Or, je vous le demande, n'est-il pas préférable de couper d'abord tous nos bras et toutes nos jambes ? Nous maigrissons de jour en jour. Ils ne seront jamais plus "profitables" qu'à l'heure actuelle. De plus, des corps sans bras ni jambes ont moins besoin de substance et, partant, sont plus faciles à nourrir que des corps ordinaires.

Tel ne fut pas l'avis d'un conseiller d'Etat, M. Letonnellier.

—A supposer, dit-il, que nous rencontrions, d'ici peu, un navire, quel amer regret d'avoir coupé inutilement 150 bras et 150 jambes ! Que ferons-nous de toute cette nourriture perdue ? Les poissons n'en voudront pas.

L'opinion du juge a prévalu.

Le chirurgien commence sa besogne. Ce soir, amputation et pansement au sublimé de trois jambes ; celle d'un homme de l'équipage, celle d'une petite femme, celle d'un officier japonais.

18 mai.—Lady Gueddy Gueddon était décidément une fausse maigre. Nous nous sommes tous régalés de sa jambe gauche, et il nous reste un bon morceau de pied froid pour notre déjeuner de demain matin.

17 juin.—C'est singulier ce qu'on rencontre de culs-de-jatte depuis quelque temps.

14 juillet.—Aujourd'hui, dîner de gala. Un plat de circonstance. Le bras du quartier-maître dans un plat à poisson, avec deux beaux drapeaux tatoués sur le gras.

C'est tout ce que j'ai pu déchiffrer jusqu'à présent. Qu'est-il arrivé de ce navire ? Si jamais il atterrit dans un port, prenez-y garde messieurs les acheteurs de phénomènes de foire ! Il y aura certainement ce jour-là une baisse sérieuse sur le prix courant des hommes-trons.

TRISTAN BERNARD.

AU CLUB OUVRIER

L'auditeur.—Quels sont les desiderata de votre syndicat, pour que je les soumette à l'arbitre ?

Le président.—Nous ne voulons pas travailler en dehors des heures des repas ?

CHEZ LE LIBRAIRE

Le client.—Quel est le meilleur livre pour un monsieur qui va se marier ?

Le marchand.—Un livre de compte. Emile, montrez à monsieur nos grands modèles.

DIFFÉRENCE

Bob.—Tu dis qu'elle t'a frappé comme étant une bien jolie fille ?

Tom.—Oui, mais quand j'ai essayé de l'embrasser elle m'a frappé d'une toute autre manière.

DEVINETTE



—Mais où est donc sa compagne ?